

Faits Divers

Nouvelles

Florence Baudeneau

Florence Baudeneau

Faits Divers

© Florence Baudeneau, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1967-5



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AETERNITAS

Diamonds are a girl's best friends.

(Marilyn Monroe)

La vieille femme était étendue sur son lit de mort, le visage blanc, impeccable, encadré d'une mise en plis poivre et sel. Elle était vêtue d'un cardigan noir, et d'une jupe plissée grise, en tweed. Un collier de perles reposait sur sa poitrine. Elle portait aux doigts son alliance en diamants et sa bague de fiançailles constituée d'un rubis entouré de petits diamants.

Sa fille Annie la contemplait. Elle était éplorée. Sa mère représentait tout pour elle : l'amour, la transmission des valeurs, du patrimoine... Tout cela était perdu. Son mari, Claude, ne lui était pas d'un grand soutien. Il ne savait trop comment l'aider dans ce moment si difficile pour elle. D'ailleurs il avait la banque, Dorset & Associés, qui l'accaparait beaucoup. La conjoncture était si difficile. Les clients l'appelaient, affolés par la chute vertigineuse du cours de leurs actions en Bourse. Il n'avait pas encore pris le temps de la réconforter vraiment. Quant à leurs enfants, Agnès et Gilles, bien sûr ils avaient du chagrin, mais c'était surtout de voir leur mère si accablée. Ils ne savaient trop comment se comporter avec elle. Ce qu'il fallait lui dire pour apaiser sa douleur, ils l'ignoraient. Ils avaient beau avoir 23 et 25 ans, c'était la première fois qu'ils avaient à faire face à un événement de ce genre.

Ce qui accentuait le désarroi d'Annie, c'étaient les dispositions que sa mère avaient prises, pour se faire incinérer. Dans une lettre remise au notaire, la vieille dame y déclarait que, ne voulant pas encombrer davantage la terre, et voulant faire un geste écologique, elle désirait se faire incinérer, comme « les Hindous, gens plus sensés que nous autres Européens », disait-elle. Un codicille ajoutait que cela ne devait pas faire de difficultés, puisque

cela n'allait pas à l'encontre des préceptes de l'Eglise. Pour Annie, le déchirement était grand. Elle ne pouvait aller contre les dernières volontés de sa mère. Cela aurait été trahir sa mémoire. Et en même temps, elle ne pouvait se faire à l'idée que sa mère allait devenir cendres et poussières. Les jours précédant les obsèques furent difficiles pour elle, ponctués de nuits sans sommeil.

Or, un matin qu'elle feuilletait les différentes brochures des pompes funèbres, et qu'elle ne savait laquelle choisir, entre une formule comprenant le cercueil – *soit en aggloméré avec un placage décoratif lui donnant l'aspect d'un cercueil usuel, soit en bois peu onéreux (peuplier, sapin), soit en matériau complexe de papier (fibres de cellulose)* – et le transport depuis l'église de Bougival jusqu'au Crématorium du Mont Valérien, et l'autre qui comprenait également la plaque commémorative pour le cimetière, elle tomba sur un petit encadré proposant une formule originale. Une société d'origine suisse, la Société Funéraire et Diamantaire *Aeternitas*, se proposait pour la « modique » somme de 7500 euros, de récupérer l'urne comprenant les deux kilos de cendres du défunt, et de les transformer en diamant de synthèse. On pouvait ensuite porter ce diamant en pendentif ou en bague. De cette manière, disait la publicité, *vous garderez auprès de vous la trace bien réelle de l'être cher*. Passé le premier moment de surprise, Annie examina cette solution. Bien sûr, elle voulait d'abord se renseigner pour vérifier s'il ne s'agissait pas d'un canular. Mais la question de l'urne lui avait causé des soucis : qu'en faire ? Premièrement, la famille n'avait pas renouvelé la concession du caveau de famille, qui se trouvait bien trop loin, dans le Gers. Deuxièmement, il n'était pas question d'exposer l'urne sur la cheminée du salon, encore moins de la cacher au sous-sol, par exemple. Troisièmement, il était absolument impossible de disperser aux quatre vents les cendres de sa mère, dans le jardin ou ailleurs. Alors, l'idée du diamant n'était pas si bête que cela...Il fallait y réfléchir.

Le soir, au diner, son mari consulté n'y vit pas d'inconvénient. À vrai dire, il ne savait pas quoi penser. Alors, le lendemain, elle se rendit dans les bureaux parisiens d'*Aeternitas*, avenue Victor Hugo, dans le XVIème arrondissement. Elle fut reçue avec componction. On lui expliqua avec le plus de clarté et de douceur possible, que la composition d'un corps, le

carbone, est la même que celle du diamant. Ensuite, on lui montra différentes montures qui étaient exposées sur des présentoirs en velours vert foncé : des boucles d'oreilles, des pendentifs, des bagues, des solitaires... En sortant de l'officine, elle était convaincue. Ne restait plus qu'à attendre la cérémonie des obsèques.

Quand, une semaine après les funérailles de sa mère, pénibles et majestueuses, Annie contempla à son annulaire droit, le solitaire de 3 carats, elle n'en revint pas. Il lui était difficile d'imaginer que c'étaient les cendres de sa mère qu'elle portait au doigt. N'empêche, elles étaient mieux là, que dispersées au loin... Soudain elle se sentit libérée d'un poids. Elle avait trouvé une solution qui, bien qu'elle coûtât un prix non négligeable, arrangeait finalement tout le monde. Elle avançait, plongée dans la contemplation du diamant, qui brillait de mille feux, quand elle fut violemment projetée contre le mur. Un homme la ceinturait par derrière, quand un autre, cagoulé lui arracha la bague du doigt. Ils se volatiliserent en quelques secondes. À peine revenue de sa surprise et de sa frayeur, Annie ne sut que penser. Maman avait disparu pour de bon...

LE BAL

« *Au jardin des Oliviers, qui était en surnombre ?* »

René Char, *Feuillets d'Hypnos*, n°115

Dans le quartier Saint-Martin, à Pontoise, loin du centre-ville, se trouve une petite maison ouvrière en briques, de deux étages. Elle est isolée et entourée de grands arbres et de quelques appentis et granges insalubres. Elle paraît abandonnée, car les volets sont toujours fermés, et les portes closes. Mais quand la nuit vient, il y règne une certaine agitation, et de la lumière est perceptible à travers les jalousies des persiennes, ainsi qu'à travers les ouvertures de l'entresol qui donne sur le jardin. Si l'on tend bien l'oreille, on peut également entendre quelques notes de musique s'échapper du sous-sol.

Ce lieu isolé se transforme à la nuit tombée en lieu de rendez-vous pour les jeunes, qui viennent y danser et faire la fête. En ce 3 juillet 1941, ils viennent braver le couvre-feu et l'interdiction d'organiser des bals, par le préfet de la Seine et Oise. L'affiche placardée sur les murs de la mairie depuis le 23 mai 1941 stipule : « *L'organisation de tous bals publics dans les débits, rues, places communales, établissements publics, cours et propriétés privées, closes ou non closes est interdite quels qu'en soient les motifs et le but.* » Pourtant la guerre est finie, et l'armistice avec les Allemands a été signé un an plus tôt, le 22 juin 1940. Pourquoi interdire de telles festivités ? Est-ce pour éviter que ne se forment des groupes de résistance à l'occupant allemand ainsi qu'au gouvernement de Vichy ? Ou pour se conformer à la *Révolution nationale* chère à Pétain, Laval, et Darlan ? Toujours est-il que le préfet de la Seine et Oise, fervent pétainiste, ordonne aux policiers et gendarmes de traquer sans relâche les bals clandestins et de les interdire.

Cela n'arrête pas un groupe de jeunes gens de Pontoise et des environs, bien décidés à s'amuser et à faire la fête. Par insouciance et joie de vivre ils ne voient ni le mal, ni le danger à prendre du bon temps. Beaucoup de jeunes travailleurs et quelques étudiants se rendent, la nuit venue, dans cette maison. Ils sont le plus souvent une trentaine, quelquefois beaucoup plus. Le jeune homme qui rit aux éclats et qui fait danser une jeune fille à l'air radieux, c'est Jean, un habitué. Né à Pontoise, il s'apprête à entrer aux PTT, comme son père. Très enjoué, grand, cheveux châains tirant sur le blond, avec de grands yeux bleus, il n'a pas son pareil pour faire danser les filles, qui le trouvent très séduisant. C'est un peu le chef de la bande car il est très débrouillard. D'ailleurs on ne sait pas trop comment il a réussi à dégoter des fûts de bière ou des dames-jeannes de vin, en pleine période de pénurie et de rationnement. Il a ses adresses au marché noir.

On peut voir également une jeune fille, Suzanne, brune aux yeux marron, fille d'ouvriers agricoles employés à la ferme située Route de Rouen. Elle est souvent accompagnée d'un jeune homme, prénommé Robert, à l'air doux et sérieux. Fervent catholique, il est membre de la JAC (Jeunesse Agricole Catholique), avec des convictions républicaines contre le régime de Vichy. Suzanne, moins engagée aux plans politique et social, semble très éprise de lui car elle ne le quitte pas des yeux, et ne le lâche pas d'une semelle. Elle aide ses parents à la ferme. À les voir évoluer, ils forment un beau couple.

On peut aussi voir régulièrement une jeune fille au teint et aux yeux clairs, dont les cheveux blonds ont des reflets roux. Elle est arrivée à Pontoise, voilà un an, pour fuir l'invasion allemande des régions Nord et Est de la France. Elle vient de Lille et se prénomme Denise. Elle étudiait les Lettres classiques à la faculté de Lille. Les épreuves de l'exode ne semblent qu'un lointain souvenir pour elle, puisqu'on la voit sourire dès qu'un jeune homme lui propose de danser. Elle ne boude pas son plaisir.

Et voilà justement Robert qui se lève et l'invite à danser sur une chanson de Charles Trenet jouée sur le gramophone. Les voilà qui se mettent à virevolter dans la salle, sous les yeux rieurs des autres jeunes gens, et sous le regard un brin inquiet de Suzanne, qui semble très attachée à Robert. Puis

c'est le tour de Jean de danser avec elle, tandis que Robert enlace Suzanne. La fête dure longtemps, on boit beaucoup. On baisse un peu le gramophone pour éviter de faire trop de bruit et d'attirer des curieux qui pourraient les dénoncer.

Et soudain, c'est la coupure de courant : la salle est plongée dans le noir et la musique s'arrête net. Les jeunes noceurs n'ont même pas le temps de crier, qu'une voix glapit en même temps que la lumière revient : « Gendarmerie Nationale, personne ne bouge ! » Des gendarmes encerclent Denise, tandis que Jean est ceinturé car il a voulu s'enfuir. Suzanne et Robert sont pétrifiés. L'assistance est médusée. Un homme en civil, s'approche de Denise et lui dit : « Police allemande ! Ida Grinspan, vous êtes arrêtée, en tant que ressortissante juive, née le 23 mai 1923, à Lodz en Pologne. Veuillez nous suivre. » Et les gendarmes l'emmènent. En une minute, tout est terminé. Le local est vidé de ses occupants, le gramophone est jeté à terre et cassé, et les forces de l'Ordre posent des scellés sur la porte d'entrée.

L'arrestation est relatée le lendemain dans la presse locale. Un article, en première page de *L'Echo Pontoisien* du 4 juillet 1941, indique que l'arrestation de cette « juive étrangère a pu être réalisée grâce au concours de bons citoyens français, sur dénonciation de son entourage proche qui fréquentait le bal en même temps qu'elle. » Qui est responsable de cette trahison ? Se peut-il que ce soit Suzanne, par jalousie vis-à-vis de Robert ? Ou Robert lui-même, le seul politisé de la bande, qui aurait pu infiltrer les JAC, pour endormir les soupçons des autres, et en particulier la vigilance d'Ida, alias Denise ? Ou encore est-ce Jean, qui trafique au marché noir, et fricote avec des individus louches ? Nul ne sait ce qui s'est passé réellement, et ce qu'est devenue Ida au moment où elle disparaît dans cette nuit du 3 juillet 1941, entre deux gendarmes. Les archives de la préfecture de la Seine et Oise portant mention des arrestations des Juifs de 1940 à 1944, ont été passées au pilon le 14 novembre 1948 et le 15 décembre 1949, emportant avec elles leur secret concernant l'arrestation d'Ida Grinspan.

Je peux tout juste imaginer une trajectoire exemplaire des juifs d'Europe : Ida part avec sa famille de Lodz, pour fuir la misère et l'hostilité de la

population polonaise à l'encontre des juifs. Ils vont chercher asile à Berlin, qu'ils finissent par quitter à cause de l'inflation galopante des années 30. Leur périple les mène enfin en France, « le pays des droits de l'homme ». Les parents d'Ida sont sans doute ouvriers à domicile dans la confection, payés à la pièce, sans doute installés dans le XVIIIème arrondissement, rue Ferdinand Flocon. La guerre, puis l'armistice, suivie de l'occupation allemande et de la collaboration française ont probablement dispersé la famille. Les parents, juifs étrangers ne parlant que le yiddish, ont dû être arrêtés assez rapidement, début 1941. Comment Ida se retrouve-t-elle à Pontoise en juillet 1941, se faisant passer pour une réfugiée du Nord de la France, et a-t-elle fait la connaissance de ces jeunes au bal clandestin ? Je l'ignore, mais elle devait penser qu'elle avait trouvé là un havre de paix, de joie, et de sécurité. Le destin en a décidé autrement. Et ce qui reste de ce bal clandestin, ce sont les dessins et graffiti sur le mur de l'entresol où des noms sont griffonnés. On peut y lire, presque effacé : « Denise, je t'aime. », seul vestige d'une personne emportée dans la tourmente d'une période très sombre, à laquelle j'ai voulu rendre hommage ici.